

UN RATE

MIRBEAU, LE BONAPARTISME ET LA DROITE*

« *Je n'avais qu'à dire non.* »

Un des premiers contes publié par Mirbeau sous son nom est « Un Raté ». Cette histoire, clairement autobiographique, évoque la vie du prolétariat littéraire : ces écrivains qui sont dominés et exploités par les patrons des grands journaux, sans place assurée dans la hiérarchie de la rédaction, sans spécialisation dans leurs écrits. Ce type d'existence implique une forme d'anonymat : non seulement, bien sûr, l'anonymat d'écrits signés par un autre, mais aussi l'absence d'identité propre. Les premiers mots du conte nous disent : « *D'où venait-il ? Quelle avait été sa famille ?* » Ce prolétariat littéraire a perdu ses racines biologiques, politiques et culturelles, et va à la dérive.

Ce conte présente une solution claire aux dilemmes auxquels est confronté ce type de prolétaire : « *Je n'avais qu'à dire non.* » Mais dire *non* dans cette situation subordonnée est plus que difficile. Notre raté voyait lucidement qu'il n'avait pas réussi, qu'il n'avait pas la possibilité de réussir, et que les réussites des autres reposaient sur son échec perpétuel : comprendre les structures et les personnes qui l'exploitent, c'est facile. Mais comment dire *non* à cette situation ? Quels mots et quelles idées peut-on utiliser contre ceux qui possèdent le pouvoir ?

Avant son « *tournant* » de 1884-85, Mirbeau avait essayé de dire *non* plusieurs fois. Mais ses idées étaient confuses et contradictoires, et souvent sa voix était étouffée. C'est vraisemblablement à son expérience d'opposant impuissant qu'il doit sa sympathie pour les exploités et sa compréhension des existences larvaires des petites gens ordinaires.

Dans cet essai je voudrais considérer l'expérience de Mirbeau au service de la droite : bien sûr, comme bonapartiste, mais aussi comme conservateur, et comme un radical de droite. Souvent, dans ses écrits de l'époque antérieure à 1884-85 (et même parfois encore par la suite), Mirbeau n'était pas libre de s'exprimer à son gré, et la plupart de ces textes ne sont pas les expressions sincères de ses propres vues. Mais cette observation cache une question encore plus profonde : quelles sont les propres idées du jeune Mirbeau ? A-t-il véritablement ses propres principes ? L'étape la plus importante pour le jeune Mirbeau n'est pas son désengagement de la droite et son adhésion à la gauche, mais sa lutte pour conférer à la politique un sens clair et moral. Pierre Michel a souligné l'importance des combats de Mirbeau « *contre lui-même*ⁱⁱ ». Ici, nous verrons le premier de ces combats.

Ensuite, je vais prendre ses écrits au pied de la lettre, parce que, même s'il les écrit sur commande, Mirbeau reste libre d'exprimer des idées des autres à sa façon. On peut découvrir dans ces textes des indications de son développement intellectuel et politique.

LE JEUNE MIRBEAU

Les premiers écrits survivants de Mirbeau sont ses *Lettres à Alfred Bansard des Bois*. Dans ces lettres on peut trouver des traces de toutes premières idées politiques de Mirbeau. Comme Pierre Michel l'a noté, il y a des indications d'un républicanisme précoce : Mirbeau se déclare « *filz de la Révolution* », et il insulte Veuillot comme le « *chien caniche* » de la religion catholiqueⁱⁱⁱ. Mais il y a aussi des traces des autres cultures politiques dans les mêmes lettres. Notre jeune écrivain avait peur de la conscription, qu'il associe aux « *farouches vertus républicaines* » : formule qui évoque une hostilité à la tradition républicaine^{iv}.

De plus, l'impression la plus profonde de ces lettres est celle d'un jeune qui a le mal du pays : sa mère et sa sœur lui manquent : « *Triste souper, où la voix douce d'une mère est absente, où les caresses d'une sœur ne sont pas* ». Il se sent seul, petit et isolé dans le plus grand monde du collège jésuite de Vannes, avec ses règlements, son horaire et sa « *maudite cloche qui va sonner* »^{vi}. Dans une lettre de septembre 1865, il écrit une phrase très révélatrice : « *Il me faut l'atmosphère vivifiante du pays, de Rémalard au rustique clocher ; il faut que la famille, que les doux amis viennent arroser ma tige flétrie, avec de l'eau de fontaine* »^{vii}. » On trouve ici des traces rudimentaires de plusieurs impulsions politiques : bien sûr, un républicanisme, mais aussi, un amour du pays, du clocher, de la famille, et une haine pour le grand monde du collège. Ce qui frappe souvent, c'est qu'il soit si confus face à ces expériences. On peut rappeler ici des scènes de *Sébastien Roch* : Sébastien se sentait « *dépaysé dans le luxe d'un compartiment de première classe* »^{viii}. Il ne sait pas quoi répondre aux questions sociales – « *Es-tu noble ?* » –, ni aux questions politiques : « *Pour qui il était, du comte de Chambord ou de l'Usurpateur* »^{ix} ? »

En fin du compte, on ne peut pas définir clairement l'engagement politique du jeune Mirbeau. Au lieu d'une direction positive clairement définie, on trouve des impulsions négatives : il est contre le collège, contre la conscription, contre l'Église, contre la guerre... Ces prises de position ne font pas un engagement politique cohérent ; comme leur ton, « *inégal et contradictoire* », la politique des lettres est irrégulière^x. L'étape la plus importante révélée par ces lettres est son désengagement lent du monde de sa famille. Il refuse la carrière préférée de son père (le notariat), et il est en rupture avec la culture provinciale. Les difficultés qu'il éprouve dans cette étape sont montrées dans sa lettre de juillet 1869, où il passe de l'admiration pour la province à l'hostilité. Selon Mirbeau, Angoulême

est une ville charmante, hospitalière, de relations agréables et faciles, et peuplée de ravissants minois. C'est, dit-on aussi, le bourg-pourri du bourgeoisisme méridional. C'est malheureux, car le bourgeoisisme, chez la femme surtout, en fait presque oublier la beauté...

Cette maladie n'est pas particulière aux femmes d'Angoulême ; elle est malheureusement commune à toutes les femmes de province. Il n'y a guère qu'à Paris... Mais je ne sais pas de quoi Paris n'est pas capable... C'est le grand remède, ou le grand poison^{xi}.

Dans ses dernières lettres à Bansard, il est évident que Mirbeau est fasciné par Paris, qu'il évoque d'une façon ambiguë et équivoque.

MIRBEAU ET LE BONAPARTISME

Pour ce jeune homme, confus, ambitieux, plein d'impulsions négatives, le bonapartisme a été comme une bouée de sauvetage. D'abord, pour des raisons pratiques : il s'évade du notariat, des villes

provinciales, et il se retrouve à Paris. Mais il y a aussi une logique politique dans cet engagement.

Pour un jeune provincial comme Mirbeau, les bonapartistes apparaissent encore comme des dirigeants : ils sont des notables politiques, « *des anciens fonctionnaires qui... n'exerçaient plus le pouvoir, mais... en gardaient parfois le prestige et avaient aussi l'expérience du maniement des hommes*^{xii} ». La situation politique française reste floue. Mirbeau lui-même observe, en 1878, qu'on ne peut pas considérer que la République est définitivement « *conquise* », car, pour lui, « *il s'agit de bruit vagues, de propos en l'air, de rumeurs venues on ne sait d'où, pour alarmer grandement les républicains de la Chambre sur la frêle existence de cette République*^{xiii} ». Il y avait beaucoup d'observateurs qui croyaient que la France était prise dans un cycle Monarchie – République – Empire, et donc que, comme en 1804, comme en 1852, l'Empire suivrait la création de la République. Les cadres bonapartistes étaient pleins d'espérance. Dans les élections partielles de 1872 à 1875, le nombre de leurs candidats s'est accru, comme le nombre de leurs victoires^{xiv}. De surcroît, ces années sont marquées par les premiers efforts pour construire un véritable *parti* bonapartiste et pour remplacer le système des candidats officiels du Second Empire. Cette tentative pour organiser leurs forces entraîne des initiatives originales tels que l'appel aux ouvriers déçus par le républicanisme après la chute de la Commune, la formation d'une position démocratique-bonapartiste, qui souligne la nécessité d'un plébiscite pour légitimer le pouvoir, et, surtout, un effort massif pour propager les thèmes et les idées bonapartistes. En 1874 il y avait 71 journaux de province liés à la cause bonapartiste^{xv}. On sait que Mirbeau lui-même a contribué à cette popularisation de la cause de l'Empire : Il a écrit le pamphlet *Les Calomnies contre l'Empire* pour Dugué de la Fauconnerie. Selon Pierre Michel, qui cite *L'Ordre*, on a distribué 653 000 exemplaires de ce pamphlet dès février 1875. Bernard Ménager cite les chiffres donnés par Dugué lui-même : il estime qu'en tout 1 750 000 exemplaires ont été diffusés^{xvi}...

Quoiqu'il n'y ait pas eu de véritable percée bonapartiste aux élections, on a vu clairement une montée progressive du nombre de leurs députés, de 75 en 1876 à 104 en 1877^{xvii}. Le parti bonapartiste est devenu le plus grand parti des droites, en dépit de l'état encore sommaire de son organisation. Ces initiatives des notables bonapartistes ont certainement eu un écho dans une grande partie de la population française. Par exemple, 300 000 lettres sont envoyées au prince impérial lors de sa majorité, en mars 1874^{xviii}. Selon Ménager, ce développement du bonapartisme s'est fait conformément à l'implantation du bonapartisme sous le Second Empire, c'est-à-dire : « *progrès en France de l'ouest, recul dans l'est, adhésion d'une partie des campagnes, hostilité des villes*^{xix}. » Notre jeune Normand provincial se conforme presque exactement à ce modèle politique.

Donc, adhérer au parti bonapartiste n'est pas se commettre avec une cause perdue, et ne s'explique pas nécessairement par de la « mauvaise foi » de la part de Mirbeau. Le bonapartisme des années 70 reste « *une idéologie attrape-tout*^{xx} », dans laquelle un Mirbeau pouvait s'exprimer sans contradiction : ou, plus précisément, où il pouvait exprimer ses propres contradictions. Il se révèle comme attaché à la tradition républicaine, mais sans engagement clair ni cohérent. Il se présente comme opposant « *au droit divin [et] aux barricades*^{xxi}. » L'Empereur, selon lui, ne nie pas la Révolution :

« *L'Empire, c'était la Révolution qui continuait, mais la Révolution domptée, assouplie par la cravache de l'autorité*^{xxii}. »

La continuité de ses idées est évidente : contre la conscription dans ses lettres à Alfred Bansard, contre la guerre après ses expériences comme moblot en 1870-71, il critique le militarisme des républicains dans sa brochure pour Dugué. Hostile à la tyrannie de la cloche dans son collège, il s'oppose aussi au caractère l'abstrait et mécanique de la politique des républicains, pour qui « *un homme n'est plus qu'un bulletin de vote, une machine à faire des députés*^{xxiii} », et il affirme « *le naturel* » dans l'art^{xxiv}. Après s'être moqué du « *bourgeoisisme* » dans ses lettres à Bansard, il continue d'exprimer cette même opposition vague et mal définie à la bourgeoisie quand il écrit pour la presse bonapartiste. Par exemple, dans ses articles de *L'Ordre*, il se réjouit du spectacle d'un bourgeois devant un tableau par Manet :

Vous verrez aussitôt un beau phénomène se produire : si votre bourgeois a des cheveux, ils se dresseront sur sa tête comme des piquants sur le dos d'un porc-épic ; s'il est chauve, il se contentera de vous appeler traître, misérable, et même poète lyrique^{xxv}.

Ce qui est nouveau dans ses idées des années 1870 et ce qui, selon toute vraisemblance, est proprement bonapartiste, c'est son appel à une élite. Par exemple, il trouve qu'une toile de Desboutin ne plaît pas aux bourgeois, mais, ajoute-t-il, « *en peinture comme en littérature... le public d'élite va toujours aux œuvres remarquables, même méconnues de la foule*^{xxvi}. » L'identité de cette élite reste floue : ce n'est pas la bourgeoisie détestée, mais ce n'est pas l'ancienne aristocratie non plus. Souvent, Mirbeau définit cette élite par sa sensibilité culturelle : pour lui, la culture occupe une place centrale dans la formation des identités politiques et sociales. « *L'art appartient à tout le monde. C'est une aristocratie ouverte à tous, même aux aristocrates*^{xxvii}. » L'élite qu'il évoque dans ces écrits est anti-bourgeoise, moderne, tolérante et humaniste : on peut voir dans ces mots les contours de sa vision d'une élite bonapartiste.

Selon Mirbeau, la III^e République a introduit la domination de la société française par une élite illégitime, qu'il « *méprise comme tout ce qui est bas, vil et honteux*^{xxviii}. » La République n'a jamais profité « *qu'aux intrigants, aux bavards... aux ivrognes, aux fainéants, aux gens en mauvaises affaires*^{xxix}. » Cette domination engendre une corruption générale : même dans le Salon, sous la République les juges sont « *de petits groupes oligarchiques issus directement de la fantaisie la plus pure et du favoritisme le moins démocratique*^{xxx}. » Bien sûr, de temps en temps, Mirbeau qualifie cette élite de « *bourgeoise* » : « *En République, c'est le triomphe de la bourgeoisie sur le peuple* » –, mais dans la même phrase il ajoute, ce qui révèle l'absence de définition sociologique dans sa pensée : « *du grand sur le petit, du gros sur le maigre*^{xxxi}. » Il utilise des concepts d'ordre moral pour analyser les mouvements de la société française, plutôt que d'ordre politique. Il démasque bien ceux dont la République a voulu « *couvrir [les] tares d'un habit brodé de sous-préfet ou de préfet* » ; mais il n'examine pas précisément les structures économiques ou sociales de la domination^{xxxii}.

Dans ses écrits d'avant 1884, il revient souvent sur Paris. Ce sujet était déjà présent dans ses lettres à Bansard, où Mirbeau, on l'a vu, se révélait ambigu : Paris, « *le grand remède, ou le grand poison ?* » Après 1874, ses textes deviennent de plus en plus hostiles à la capitale. Ses articles dans *Le Gaulois* évoquent une ville d'anémiques, de nerveux, et de drogués à la morphine^{xxxiii}. Les premiers contes parus sous son nom décrivent des mariages faux et vides des Parisiens^{xxxiv}, et esquissent un tableau amer d'un soir

parisien, avec des demoiselles « ennuyées, malsaines et blafardes », des petites filles avec leurs « sourire[s] équivoque[s] », où « on se montre, et cela suffit » :

Situations fausses, irrégularités sociales, vices déréglés, basses cupidités, marchandages infâmes, toutes les fleurs corrompues naissent là, se confondent, s'étalent, grandissent et s'engraissent à la chaleur du fumier parisien^{xxxv}.

Quoiqu'on ne puisse pas identifier une politique mirbellienne dans les années 1870, il y a des thèmes constants dans ses écrits, des lettres à Bansard jusqu'à ses contes et chroniques publiés dans la grande presse : la montée de son hostilité contre la III^e République, « la pseudo-République^{xxxvi} », tempérée par un respect vacillant pour la vraie République, celle de 1848^{xxxvii}, son esprit anti-bourgeois, son souci de la moralité, son amour – un peu incertain – pour la province, son dégoût de plus en plus fort contre la corruption de la capitale. On peut trouver des thèmes comparables dans les textes de grands écrivains de la droite. Mais ils ont complété leur analyse par la découverte d'un pays ou d'une région française, qui a résisté à l'avance de la modernité, et qui est présenté comme un contre-modèle à l'État républicain. On peut citer Chateaubriand :

La Vendée était restée chrétienne et catholique ; en conséquence, l'esprit monarchique vivait dans ce coin de la France. Dieu semblait avoir conservé cet échantillon de la société, afin de nous apprendre combien un peuple à qui la religion a donné des lois, est plus fortement constitué qu'un peuple qui s'est fait son propre législateur^{xxxviii}.

D'autres écrivains de la droite ont utilisé la même formule pour exprimer leurs propres idées politiques. Ainsi, Léon Daudet fait l'éloge des villages de Provence, Loti celui des Basques français, et Barrès, qui reste républicain, admire le patriotisme bleu des Alsaciens. Ce mécanisme a permis le contraste simple entre une bonne communauté française, enracinée, et les déracinés républicains de la capitale. Mais quel est le pays de Mirbeau ?

DIRE « NON »

Pour en revenir aux mots du « raté », en politique, on ne peut pas dire *non* sans, en même temps, dire *oui*. S'il refuse définitivement la corruption de Paris, Mirbeau doit bien affirmer la bonté d'un pays. Mais de quel pays ?

Dans ses écrits ariégeois, il y a des moments où Mirbeau laisse entendre que ce pourrait être l'Ariège, pays bonapartiste, où tous les habitants sont unis dans leur refus de la politique républicaine : « Nous avons nommé M. de Saint-Paul parce que nous aimons M. de Saint-Paul, parce que nous avons confiance en lui, parce qu'il a toujours été sur la brèche pour la défense de nos intérêts, parce que c'est un enfant de l'Ariège, dont l'Ariège a bien le droit d'être honorée^{xxxix}. » Aux funérailles de Saint-Paul, il note que « la douleur publique était navrante, et [qu'] un étranger qui fût venu là n'aurait pu s'empêcher d'avoir un serrement de cœur devant cette désolation de tout un pays. Qu'ils sont rares les hommes dont la mort arrache tant de vraies larmes et met tant de deuil sincère au cœur du peuple^{xl} ! »

Mais il est évident que Mirbeau ne place pas cette formule du pays contre la République au cœur de son analyse des luttes politiques dans l'Ariège. On peut noter également que la seconde image du pays ariégeois, citée ci-dessus, traduit un sentiment de résignation et de passivité du pays devant l'emprise républicaine.

La seconde occasion pour Mirbeau de s'attacher à un pays anti-républicain, ce sont ses *Lettres de ma chaumière*, qui sont écrites en réponse aux *Lettres de mon moulin* de Daudet. Ici on note

immédiatement le refus clair d'idéaliser les gens de campagne. Les images qu'il donne d'eux sont complexes : il décrit les campagnards comme clairement différents des jeunes citadins qui les interrogent. Ses *Lettres* posent des questions : qui sont les plus moraux ? Les paysans ou les citadins ? Sa leçon, c'est que la campagne idyllique des rêveurs de la droite n'existe plus. « *Le paysan, comme tout le monde, veut être de son siècle, et il suit, comme tout le monde, le vertige de folie ou tout dégringole. On peut dire même qu'il n'y a plus de paysans... Les tentations de l'existence oisive des villes l'ont en quelque sorte déraciné du sol*^{li}. » Quoiqu'on ne trouve pas dans ces contes un engagement politique clair, les *Lettres de ma Chaumière* représentent une étape décisive pour Mirbeau : une rupture politique, le refus de la formule favorite de la droite.

Ses textes sur la Bretagne montrent que la dernière occasion pour Mirbeau de trouver son pays, c'est dans l'Ouest. Il voit la Bretagne comme l'opposé de Paris. On trouve cette dichotomie dans *Le Calvaire*, quand Jean Mintié, souffrant et maladif, y cherche un espace où « *l'air... est pur, la nature superbe, l'homme rude et bon*^{lii}. » Mais Juliette retrouve Mintié au Ploc'h, et son influence parisienne est plus forte que la nature vertueuse de ce petit pays. Dans le recueil proposé par Jean-François Nivet, *Croquis bretons*, on peut évaluer plus profondément les attitudes de Mirbeau. Quoique Mirbeau revienne souvent en Bretagne, on ne trouve dans ses écrits aucun amour profond du pays. Selon Jean-François Nivet, il écrit comme un « *mystique laïque*^{liii} », fasciné par les différences entre la capitale et ce pays où « *on se croirait à plus de milles lieues de toute civilisation*^{liiv} ». Il note l'exploitation des paysans par l'Église : l'un d'eux, par exemple, s'écrie que « *Monsieur le recteur a des pouvoirs comme le diable*^{liv} ! » Il y a des limites dans sa vision de la Bretagne. Il ne l'idéalise pas, mais il voit la Bretagne comme un pays exotique, loin des mouvements politiques et sociaux^{livi}. Il ne note pas le mouvement syndical à Saint-Nazaire, et il sous-estime l'importance de la démocratie chrétienne. Il donne même sa propre version de Bécassine dans son conte, « *Le Nid de Frelons* »^{lvii}.

Finalement, le seul pays trouvé par Mirbeau était un pays imaginaire : son « *Royaume à vendre* ». Ce pays se caractérise par l'absence de tous les aspects de la modernité républicaine et parisienne dont Mirbeau affiche le rejet : « *Il n'y avait... ni journaux, ni cabarets, ni femmes*^{lviii}. » Le choix de ce trio révèle l'esprit de Mirbeau : les journaux représentent le capitalisme culturel qui a pris au piège notre « *raté* » ; les cabarets le déclin de la culture de l'élite dans la culture de masse ; et « *les femmes* », qui sont malheureusement comprises par notre misogynie comme équivalant aux rencontres de l'argent, de la passion, et de l'hypocrisie, symbolisent les réseaux de prostitution. Comme dans *Le Calvaire*, c'est le pouvoir des femmes et de la modernité qui détruit cette heureuse communauté des hommes de « *Royaume à vendre* » : « *Je créai des fonctionnaires, je donnai des femmes à mon peuple* », et le roi Mirbeau est renversé.

Mirbeau n'a donc jamais trouvé son pays : il l'a imaginé une fois, mais, même dans ce conte, il nous parle de la chute du pays. Faute de pays servant de contre-modèle, il ne s'enracine pas dans la culture politique de la droite classique. Ses polémiques et ses écrits reviennent souvent sur l'absence d'un contre-pouvoir et sur les faiblesses de la droite. À la mort du comte de Chambord, il rend hommage à un homme qui « *avait l'âme trop belle, l'intelligence trop haute, le cœur trop généreux pour régner sur nous*^{lix}. » Dans son « *Ode au Choléra* », il s'écrie : « *Où est-il, l'homme que nous*

espéronsⁱ ? » « *On se demande si vraiment il existe encore à Paris, une société française, et si un seul Français a survécu* », telle est la question posée dans « L'Invasion »ⁱⁱ. Pour sa part, Sébastien Roch se demandera : « *Y a-t-il quelque part une jeunesse ardente et réfléchie, une jeunesse qui penseⁱⁱⁱ ?* »

Pour regarder plus loin dans le temps, on peut noter en passant que, même quand il s'affichera comme anarchiste, Mirbeau n'admira pas pour autant les foules et les mouvements qui forment les pays imaginaires qui inspirent tant d'anarchistes et de socialistes. Par exemple, dans « Un Raté », il représente la Commune de Paris comme un mouvement de destruction, lié à « *des bouffées de haine folle* ». Même vingt ans plus tard, anarchiste avoué, il répétera ces clichés hostiles à la Communeⁱⁱⁱⁱ.

LA DROITE REVOLUTIONNAIRE

La formule de la province contre la capitale est devenue classique parmi les écrivains de droite au milieu du dix-neuvième siècle. Mais, dans les années 1880 et 1890, des thèmes nouveaux commencent à circuler parmi les milieux de droite, qui mènent à la création d'une droite nouvelle. Le racisme, et surtout l'antisémitisme, deviennent communs. L'identification du juif comme l'ennemi permet un renouvellement de la formule du pays contre la capitale : la France elle-même est présentée comme un pays, qui s'est différencié d'une minorité étrangère^{lv}.

Mirbeau a bel et bien participé à cette démonisation des juifs. Ses polémiques haineuses des *Grimaces* présentent le côté le plus vil de ses écrits. Dans les *Cahiers Octave Mirbeau* de 1999, Pierre Michel a publié une série de textes de Mirbeau des années 1879-81 sur les juifs, qui sont moins évidemment antisémites, mais qui nous permettent de comprendre les origines de l'antisémitisme de Mirbeau. À cette époque, la communauté juive parisienne voulait s'assimiler autant que possible à la culture française, et surtout à la République. Ils ont compris leur religion comme une affaire privée, qui n'a rien à voir avec leur loyauté à la nation : selon leurs propres mots, ils sont « *Juifs à la maison, citoyens dehors^{lv}*. » La communauté juive est décrite par Mirbeau comme un monde un peu mystérieux, qu'« *on connaît assez peu exactement*. » Tel un explorateur d'un continent urbain inconnu des Français, il cherche des renseignements sur les juifs dans le but de pousser ce peuple caché vers la lumière^{lvi}. La force des articles de Mirbeau est de nier ce mouvement d'assimilation des juifs : certes, on n'y trouve pas d'insultes, mais il insiste sur ce qui les différencie profondément des Français.

Il y a des aspects multiples de ces textes qui pourraient provoquer des sentiments antisémites. Dans le premier texte, Mirbeau évoque l'« *esprit de solidarité [des juifs]... qui fait la puissance de l'israélisme, et lui a conquis, malgré le petit nombre de ses adeptes, une place si considérable dans la société actuelle^{lvii}*. » Cette observation, où certains pourraient percevoir une menace, correspond au mythe antisémite du bon Français, honnête, un peu stupide, peut-être, qui était dupé par les juifs plus malins, et mieux organisés. Dans la seconde, il invoque le stéréotype de la belle juive, qui « *a conquis dans la société, par la toute-puissance de sa beauté, une des premières places* », une observation qui évoque le même mythe des avantages injustes utilisés par les juifs^{lviii}. À tout cela s'ajoute le fait que ces textes font aussi référence aux Rothschild, qui sont inconsciemment associés, dans l'esprit des gens, à l'appât du gain.

Sans attaquer les juifs, ces textes révèlent donc une communauté très différente des Français, qui se cache, et qui possède des pouvoirs occultes, injustes et secrets. Mirbeau, philosémite ? C'est invraisemblable. Ou nous lisons un Mirbeau naïf, qui s'intéresse aux juifs comme à un spectacle exotique dans la société parisienne. Ou nous trouvons un proto-antisémitisme chez ce jeune : pas encore l'ennemi déclaré du juif étranger, mais déjà un observateur à la fois fasciné et perturbé par les juifs, et qui prépare les clichés antisémites qu'il exploitera plus tard dans *Les Grimaces*.

En même temps, un nouveau cauchemar se développe dans les écrits de Mirbeau. La formule du pays contre la capitale nécessite l'établissement d'une différence claire entre le bien et le mal. Mais, quand la pourriture culturelle de la République parisienne devient aussi profonde, il devient impossible de faire ce type de distinction. Tous les ordres et les genres sont confondus. « *Cette confusion, cette désorganisation, cette cacophonie, cette déroute, c'est l'image même de la France aujourd'hui*^{ix}. » Mirbeau voyait un monde où « *les hommes sont femmes, les femmes sont hommes et ils s'en vantent. Rien, ni personne à sa place*^x. » L'antisémitisme de Mirbeau dans *Les Grimaces* était un dernier effort pour établir des distinctions claires dans ce monde plein de confusion.

C'est à ce moment-là que Mirbeau pense à un rapprochement politique de l'extrême droite avec la gauche républicaine radicale. Quoiqu'il ait travaillé pour la droite depuis 1872, il n'a jamais s'adhéré aux mythes politiques conservateurs. Il cherche encore un homme, une élite, une jeunesse, qui puisse restaurer l'intégrité morale.

Il y a deux étapes significatives dans son évolution de la droite vers la gauche. D'abord, sa compréhension que le monde n'est pas divisé brutalement entre les bons et les méchants. Ici, ses écrits sur l'éducation ont une importance centrale^{xi}. Ils évoquent un processus plus subtil, plus complexe, qui forme le jeune homme.

Ce que je veux, c'est qu'il réfléchisse, librement, sous l'œil de guides qui soient plus encore des excitateurs que des guides, qu'il lise et rêve sur ses lectures, sans les considérer comme les matériaux de sa future boutique, sans l'obsession d'un calcul ni le joug d'une idée fixe^{xii}.

Sa réponse aux grandes institutions n'est plus le repli sur le pays et la petite vie de famille : il imagine d'autres formes nouvelles. (On trouve la même impulsion dans son rejet des écoles esthétiques : le rejet d'un type de formation.)

La deuxième étape est marquée par son opposition au boulangisme^{xiii}. Quoiqu'il ait évoqué l'homme à l'épée dans ses écrits, et quoiqu'il y ait des éléments gauchistes qui se sont ralliés au boulangisme, Mirbeau le rejette nettement. Il reconnaît dans le boulangisme un militarisme dangereux :

De temps en temps, la foule veut avoir un hochet militaire, avec lequel elle joue, quitte à ce que le hochet, devenant arme dangereuse, éclate entre ses mains confiantes et l'éclabousse de sang^{xiv}.

Le boulangisme était un mouvement sans principe, ni monarchiste, ni républicain. Il n'offre pas d'éthique d'intégrité, ni au peuple, ni aux écrivains ratés comme Mirbeau lui-même. C'est seulement l'anarchisme qui offre à Mirbeau à la fois l'engagement politique et moral et la liberté esthétique^{xv}.

Mirbeau, un raté ? Pas vraiment. C'est plutôt la droite qui l'a raté ! Le jeune Mirbeau a cherché d'abord un pays : à défaut de trouver un village ou une province, il a trouvé une communauté politique d'amis auxquels il pouvait faire confiance. Ni le bonapartisme, ni le monarchisme, ni l'antisémitisme ne lui ont fourni ce type de communauté.

NOTES :

*Les abréviations suivantes ont été utilisées dans les références ci-dessous :

- C.B., Octave Mirbeau, *Croquis bretons*, éd. de Jean-François Nivet (Rezé : Séquences, 1993). C.C. I et C.C. II, *Contes Cruels*, T. I et II, éd. de Pierre Michel et Jean-François Nivet (Paris, 1990). C.D., Octave Mirbeau, *Chroniques du Diable*, éd. de Pierre Michel (Besançon : Université de Besançon, 1995). COM Cahiers Octave Mirbeau. C.P., *Combats Politiques*, éd. de Pierre Michel et Jean-François Nivet (Paris : Séguier, 1990). P.C.E., Octave Mirbeau, *Premières Chroniques Esthétiques*, éd. de P. Michel (Angers : Société Octave Mirbeau & Presses Universitaires d'Angers, 1996)
- i. « Un Raté », C.C. II, pp. 423-28.
 - ii. Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau* (Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon / Les Belles Lettres, 1995), p. 11.
 - iii. Octave Mirbeau, *Lettres à Alfred Bausard des Bois*, éd. de P. Michel (Montpellier, Le Limon, 1989), p. 104, 60.
 - iv. *Lettres*, p. 62.
 - v. *Lettres*, pp. 38-39.
 - vi. *Lettres*, p. 35.
 - vii. *Lettres*, p. 49
 - viii. Octave Mirbeau, *Sébastien Roch dans Les Romans autobiographiques*, éd. de R. et P. Wald Lasowski (Paris, Mercure de France, 1991), pp. 677-1089, p. 729.
 - ix. *Sébastien Roch*, pp. 766 et 794
 - x. Alexandre Levy, « Mirbeau épistolier : Lettres à Alfred Bausard », COM, n° 4 (1997), pp. 33-46 (p. 33).
 - xi. *Lettres*, p. 145.
 - xii. Raymond Huard, *La Naissance du parti politique en France* (Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques : 1996), p. 192.
 - xiii. Octave Mirbeau, *Chroniques ariégeoises* (Labarre : L'Agasse, 1998), éd. de Jean Philippe, p. 96.
 - xiv. Voir Bernard Ménéger, *Les Napoléon du peuple* (Paris : Aubier, 1988), p. 297.
 - xv. Ménéger, p. 276.
 - xvi. Pierre Michel, préface à « Les Calomnies contre l'Empire », COM, 6 (1999), pp. 185-206 (p.189) ; Ménéger, p. 276.
 - xvii. Estimations de R. D. Anderson, *France 1870-1914* (London : RKP, 1977) p. 164.
 - xviii. Ménéger, p. 294.
 - xix. Ménéger, p. 308.
 - xx. Pierre Michel, « L'Itinéraire politique de Mirbeau », *Europe*, 839 (mars 1999), pp. 96-109 (p. 100).
 - xxi. P.C.E., p. 167.
 - xxii. Octave Mirbeau, *Chroniques ariégeoises*, p. 93.
 - xxiii. *Chroniques ariégeoises*, p. 111.
 - xxiv. Voir Christian Limousin, « Octave Mirbeau, critique d'art "nègre" », C.O.M., n° 3 (1996), pp. 95-110.
 - xxv. P.C.E., p. 85.
 - xxvi. P.C.E., p. 66.
 - xxvii. P.C.E., p. 263.
 - xxviii. *Chroniques ariégeoises*, p. 95.
 - xxix. « Les Calomnies contre l'Empire », p. 201.
 - xxx. P.C.E., p. 230.
 - xxxi. *Chroniques ariégeoises*, p. 111. Sur la conception de la bourgeoisie parmi le monde de lettres, voir Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune* (Paris, 1982).
 - xxxii. *Chroniques ariégeoises*, p. 87.
 - xxxiii. Voir *Paris déshabillé*, éd. de Jean-François Nivet et Pierre Michel (Caen : l'Échoppe, 1991).
 - xxxiv. « Le Numéro 24 », C.C. II, pp. 15-22.
 - xxxv. « Nocturne parisien », C.C. II, pp. 429-34.
 - xxxvi. Selon Pierre Michel : voir son « Mirbeau en Ariège », C.A., pp. 7-12 (p. 9).
 - xxxvii. Voir *Chroniques ariégeoises*, p. 92.
 - xxxviii. François-René de Chateaubriand, *De la Vendée* (La Rochelle : Rumeur des Âges, 1990), p. 31.
 - xxxix. *Chroniques ariégeoises*, p. 110.
 - xl. *Chroniques ariégeoises*, p. 127.
 - xli. « Le Tripot aux champs », C.C. I, pp. 66-75.
 - xlii. *Le Calvaire*, dans *Les Romans autobiographiques*, éd. de R. et P. Wald Lasowski (Paris, 1991), pp. 7-336 (p. 215).
 - xliii. « Mirbeau et la Bretagne », C.B., p. 20.
 - xliv. « Paysage breton », C.B., p. 65.
 - xlv. « Après 1789 », C.C. II, pp. 403-08.
 - xlvi. Sur le développement des stéréotypes de la Bretagne, voir Catherine Bertho, « L'Invention de la Bretagne ; genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35 (1980), pp. 45-62.
 - xlvii. « Le Nid de Frelons », C.C. II, pp. 455-60.
 - xlviii. « Royaume à vendre », C.P., pp. 51-56.
 - xlix. Cité par Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Paris, Séguier, 1990, p. 167.
 - l. C.P., pp. 57-64.
 - li. C.P., pp. 65-71.
 - lii. *Sébastien Roch*, op. cit., p. 989.
 - liiii. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, p. 83.
 - liv. Sur l'utilisation de l'antisémitisme par la droite, voir J.-M. Mayeur, « Les congrès nationaux de la Démocratie chrétienne » à Lyon (1896 - 1897 - 1898) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 9 (1962), pp. 171-206.

-
- iv. Sur l'histoire des juifs dans la société française, voir Pierre Birnbaum, *Les Fous de la République – Histoire politique des Juifs d'État de Gambetta à Vichy* (Paris : Fayard, 1992), et Perrine Simon-Nahun, « French Judaism », dans A. Prost et G. Vincent (éd.), *A History of Private Life*, Vol. V (Cambridge, Mass. : Harvard UP, 1991), pp. 347-78.
- lvi. « La Journée parisienne – Yom Kippur », *C.O.M.*, n° 6 (1999), pp. 228-29.
- lvii. « La Journée parisienne – Le Premier de l'an israélite », *C.O.M.*, n° 6 (1999), pp. 213-16 (p. 215).
- lviii. « La Journée parisienne – Le Yom Kippur », *C.O.M.*, n° 6 (1999), pp. 218-20 (p. 220).
- lix. « La Fin », *C.P.*, pp.73-78.
- lx. « Le Tripot aux champs », *C.C. I*, pp. 66-75.
- lxi. Voir Anne-Laure Séveno, « L'Enfance dans les *Romans autobiographiques* », *C.O.M.*, n° 4 (1997), pp. 160-80.
- lxii. *C.D.*, p. 82.
- lxiii. Voir Isabelle Saulquin, « Mirbeau et le boulangisme », *C.O.M.*, n° 3 (1996), pp. 126-33.
- lxiv. *C.P.*, p. 94.
- lxv. Voir Richard D. Sonn, *Anarchism et Cultural Politics in « fin-de-siècle » France* (Lincoln : Nebraska, University of Nebraska Press, 1989).